

Quelques In/certitudes moebiennes sur le genre

Les secousses de sa poitrine le jetaient en avant comme pour le briser ; à la fin, il vomit quelque chose d'étrange, qui ressemblait à un tube de parchemin. Qu'était-ce ? Elle s'imagina qu'il avait rendu un bout de ses entrailles.

Flaubert, L'Education Sentimentale

Je ne pouvais pas saisir les corps comme des objets de pensée simples. Non seulement ils tendaient à faire signe vers un monde au-delà d'eux-mêmes, mais ce mouvement au-delà de leurs propres frontières, ce mouvement de la frontière elle-même, paraissait tout à fait central à ce qu'ils « étaient ». (...) j'en suis à me demander si cette résistance à fixer le sujet n'était pas en réalité essentielle à l'objet que je m'efforçais d'appréhender.

Judith Butler¹

mater certissima pater semper incertus

droit romain

Dans sa rétrospective sur le travail de Butler, Marty souligne l'influence comportementaliste et cognitiviste, qui met l'accent sur la volonté plus que sur le désir, même si ce dernier, et ses corollaires inconscients, ne sont pas ignorés par l'auteure du Trouble Dans le Genre. Et d'une certaine manière, il peut lui être imputé un abord sociologisant du sexuel, cela serait le sexuel moins l'abject, qui se situe lui au joint du biologique et du psychique... la pulsion. L'abjection est considérée l'apanage des sexualités minoritaires, à l'origine du mouvement des études sur le genre. Ce qui est méconnaître l'immixtion du réel dans toute sexualité désirante.

Si, d'une part, « le terme gender est devenue un euphémisme pour désigner le sexe » , d'autre part, le gender s'impose au fil du temps comme une déconstruction du sexe et de la distinction entre nature et culture : « on refuse l'idée que « gender, comme construction culturelle, serait imposé superficiellement sur la chose en question, comprise comme corps ou comme sexe »²

¹Judith Butler, Ces Corps Qui Comptent (CCQC) p9

² JB CCQC p5

Mais la différence sexuelle ne serait-elle pas une métonymie de la différence pure ? et n'y a-t-il pas d'autres voies d'accès à l'inscription symbolique de la différence et à son assomption subjective ? Pour un sujet, une différence n'est-elle susceptible, toujours d'être métonymique d'une autre différence ?

Cependant, faisons retour au texte de Butler. Après une réflexion sur le statut et l'état du débat nature /culture dans le féminisme, elle y associe ces distinctions entre sexe et genre, qui évoquent, entre assomption et transsubstantiation, une transposition quasi-mystique du déplacement qu'elle vise dans la culture par sa critique des normes établies du genre :

« si le genre est une distinction sociale que le sexe assume au sein d'une culture donnée -nous laisserons ici subsister une interchangeabilité problématique entre « social » et « culturel »-, alors, que reste-t-il du « sexe » une fois qu'il a assumé son caractère social et est devenu genre ? Ce qui est en jeu ici, c'est le sens de cette assomption »- être « assumé » devant être entendu comme être transporté vers une sphère plus élevée, comme dans l'expression « l'Assomption de la Vierge ». Si le genre est constitué des significations sociales assumées par le sexe, alors ces significations sociales ne viennent pas s'ajouter au sexe comme des propriétés supplémentaires, mais celui-ci est au contraire remplacé par les significations sociales qu'il prend. Le sexe est abandonné au cours de cette assomption, et le genre émerge non comme un terme qui se maintiendrait dans une relation d'opposition au sexe, mais comme le terme qui absorbe et déplace le « sexe », la marque de son entière *transsubstantiation* dans le genre- ou de ce qui, d'un point de vue matérialiste, pourrait apparaître constituer une entière *dés*substantiation. Lorsque la distinction entre sexe et genre est associée à la défense d'un constructivisme linguistique radical, le problème s'aggrave encore, car le « sexe », qui est défini comme antérieur au genre, est lui-même un postulat, une construction, se présentant au sein du langage comme ce qui est antérieur au langage, et antérieur à toute construction. Mais (...) si le genre est la construction sociale du sexe, il est impossible d'accéder à ce « sexe » excepté au moyen de cette construction, alors il semble que non seulement le sexe est absorbé par le genre, mais encore le « sexe » devient quelque chose comme une fiction, un fantasme peut-être, installé de façon rétroactive en un lieu prélinguistique auquel il n'est pas possible d'accéder directement. »³

Ce qui fait apparaître le féminin du duo homme/femme comme métonymie phallicisée et fallacieuse du féminin.

³ JB CCQC p21

JB reprend l'argumentaire de Luce Irigaray : « Si certaines notions fantasmatisques du féminin sont traditionnellement associées à la matérialité, elles ne sont que des effets spéculaires qui confirment le projet phallogocentrique d'autogénèse. Lorsque ces figures spéculaires (et spectrales) du féminin sont prises pour le féminin, celui-ci est (...)entièrement effacé par sa représentation. L'économie qui prétend intégrer le féminin comme terme subordonné d'une opposition binaire entre masculin et féminin exclut en fait le féminin, produit le féminin comme ce qui doit être exclu pour que cette économie puisse opérer »⁴, mais plus encore, Butler se réfère aux associations platoniciennes pour les prendre à revers dans ce qui, politiquement relève de l'approche intersectionnelle : « la scénographie platonicienne de l'intelligibilité dépend non seulement de l'exclusion des femmes, mais également des esclaves, des enfants et des animaux, les esclaves étant définis comme ceux qui ne parlent pas sa langue et doté de ce fait d'une capacité de raisonnement inférieure. »⁵

Toujours, dans sa critique de l'abord platonicien et « ce domaine de l'humain moins que rationnel délimite la figure de la raison humaine, et fait de cet « homme » un être qui n' pas eu d'enfance, qui n'est pas un primate, et est soulagé ainsi de la nécessité de manger, de déféquer, de vivre et de mourir ; elle fait de lui un être qui n'est pas un esclave, qui est nécessairement propriétaire, **et dont le langage reste originaire et intraduisible.** (...) cette représentation de la raison masculine sous la forme d'un corps désincarné repose sur une morphologie imaginaire façonnée à travers l'exclusion d'autres corps possibles (...) et pourtant cette figure est elle-même en crise, car ce corps de la raison est la dématérialisation fantasmatisque de la masculinité, qui exige que les femmes et les esclaves, les enfants et les animaux, soient le corps, accomplissent les fonctions corporelles qu'ils ne veut pas accomplir. »⁶

Selon JB, ce qui du corps reste impensable est rejeté du côté du féminin.

Freud ni Lacan n'ont jamais tenu en grande estime la différence des sexes et ses conséquences dans la vie subjective, Freud y a surtout vu la source des névroses et de bien des souffrances. Il est donc paradoxal que les psychanalystes se trouvent aujourd'hui en défenseurs d'une supposée valeur structurante de cette différence. La *réaction* de nombreux psychanalystes, ce qui en ferait des réactionnaires au regard du mouvement social initié par les études de genre et les féministes, tient à la confusion dans laquelle les induit le déni de l'inconscient du discours militant. Cette confusion des

⁴ JB CCQC p65

⁵ JB CCQC p83

⁶ JB CCQC p83-85

psychanalystes se joue entre le corps anatomique et le corps de l'Autre. Pensons aux mémoires d'Herculine Barbin, il est frappant de constater dans ce texte à quel point le sujet se trouve confronté à l'horreur des gardiens de l'ordre sexuel. Médecins ou prêtres sont amenés à rompre le secret de leur fonction face à ce scandale, pour l'alimenter, ou solliciter l'intervention de la justice - témoignage d'une faillite éthique.

Or, ce qui est problématique n'est pas tant le déni d'une aliénation anatomique que celle d'une aliénation inconsciente. L'identification, et notamment à un sexe, ce qui implique l'appartenance à un genre, ne relève pas seulement de l'anatomie, ni d'une construction sociale, ni d'une délibération du sujet, mais surtout d'une inscription inconsciente.

La différence des sexes : une petite différence, une version particulière, contextuelle de l'inscription symbolique, respectable à ce titre. En serait-ce une version absolue ?

Le régime sexué de la différence serait-il à concevoir comme une conséquence de la différence, et dès lors comme une différence parmi d'autres, ou comme fondateur et paradigmatique de toute différence ?

La quête de la différence chez l'autre peut-elle structurellement s'appuyer sur autre chose que de la différence sexuelle ? L'intime qui permet de découvrir la radicalité de la différence se doit-il d'être sexué ?

De son côté, Judith Butler propose une théorisation psychanalytique de l'identification hétérosexuée fondée sur la mélancolie plutôt que sur le désir. Avec raison peut-être, puisque le parcours subjectif aujourd'hui ne peut faire l'économie, pour la plupart d'un passage par une position mélancolique avant d'accéder, dans les affres de l'angoisse, à une position désirante. Tant il est difficile de déceler ce qu'il y aurait de fondamental pour le désir dans la différence des sexes.

Un des traits du génie freudien fut de montrer en quoi la différence des sexes, loin de constituer une distinction transcendante comme le voudrait par exemple la religion, et dès lors en faire la source métaphysique de toute différence d'ordre social, ce trait de génie reste d'avoir désacralisé cette différence pour en faire le possible objet d'une parole qui lui restitue son statut de métonymie contingente de la différence d'ordre symbolique. Une métonymie qui devient support et corollaire de la métaphore par le mécanisme du refoulement secondaire. Si le refoulement premier porte sur la béance structurelle du langage, le refoulement secondaire, propre à la structure œdipienne porte spécifiquement sur le sexuel phallique. C'est la nécessité organique de ce lien entre métaphore et métonymie sexuelle de la différence qui est remise en question aujourd'hui. La différence des sexes

telle qu'elle est appréhendée dans le courant psychanalytique nous confronte à la nécessité paradoxale de fonder notre théorie sur une approche métaphysique de la différence anatomique.

Judith Butler remarque judicieusement qu'il y a dans tout matérialisme une sorte de retour à la mater⁷... méfions-nous donc d'un matérialisme psychanalytique faisant de la différence des sexes la matrice de toute organisation symbolique.

Ce que nous amènent les sujets qui mettent en jeu le genre, qui le mettent en jeu jusqu'à vouloir traduire ce jeu dans leur chair, c'est la possibilité de parler sans s'appuyer sur la certitude anatomique.

Les sujets que nous recevons, perclus d'angoisse, d'une manière ou d'une autre, sont pétrifiés par cette injonction de ne pas céder sur leur jouissance, injonction qui peut caractériser une sorte de message de l'Autre social, ou, pour le dire différemment, d'un surmoi collectif. Or l'expérience psychanalytique leur propose de substituer à cette injonction une autre : celle de ne pas céder sur leur dire, qui au prix d'un déplacement de jouissance, permet de préciser son désir plutôt que de pâtir de son écrasement par la jouissance.

Cette injonction de ne pas céder sur sa jouissance serait une conséquence de l'impératif de se trouver en adéquation avec l'idéal inconscient- injonction assez banale, qu'en somme, idéal du moi et moi idéal viennent à se rejoindre.

Si on ne peut pas négliger la question de l'anatomie, il convient d'en topographier les ressorts dans la structure pour qu'elle ne vienne pas obérer le jeu métaphorique. La certitude anatomique ne peut que renvoyer au maternel et au métonymique (ainsi que l'attestait le droit romain en un principe irréfragable : mater certissima pater semper incertus). Il importe dès lors que ce jeu autour de l'appartenance sexuée, du genre ne paraisse pas dans son incertitude comme antagonique de la fonction symbolique, bien au contraire, il en incarne les affres.

Le phallus imaginaire serait-il, à l'encontre de l'incertitude fondamentale concernant la paternité, fondatrice du symbolique dans la culture dite patriarcale, marqué d'une certitude trompeuse, celle de l'avoir... et d'être un homme ?

Restreindre la jouissance reste d'actualité, mais elle s'entend aujourd'hui essentiellement comme restriction de la jouissance des autres. La jouissance n'est plus interdite, mais économisée. Jouir nuit mais n'est plus interdit. Les restrictions à la jouissance ne relèvent plus de la loi mais de la norme. Il se peut que cette conception de la jouissance reste très imaginaire et que de fait nous

⁷ JB CCQCp56

méconnaissances, faisant ainsi chœur avec nos contemporains, les restrictions inhérentes au fait même de parler. Méconnaître n'est pas abolir ni faire disparaître. Le mal du jour ne serait donc pas un mal de jouir, mais bien le défaut de reconnaissance du fait que l'être qui parle ne reconnaît pas les limites que, parlant, la parole lui impose. Et quel crédit fait à la parole la *réaction* psychanalytique quand son opposition au mouvement LGBTQI induit logiquement qu'il suffirait qu'un être parlant prétendrait avoir trouvé l'accès à la jouissance, pour le prendre au mot, au pied de la lettre, et crier : à *l'inceste*. Il s'agit là d'une disqualification du transfert perpétrée par ceux-là même qui devraient le soutenir.

En revanche, ces revendications sur le genre, sur « l'assignation » relèvent pour partie du discours capitaliste et de ses conséquences : la suppression discursive d'une référence à l'impossible et une défaillance structurelle à représenter le manque. Ce qui n'est nullement le propre des mouvements issus du militantisme féministe...

Ainsi, N Braunstein pose la question de savoir si « la publicité qui se prête à au thème de la modification du genre (est) un signe de liberté propre à une démocratie robuste ou bien si la banalisation du changement de sexe est une nouvelle façon de « normaliser » les problèmes suscités par les difficultés à définir l'orientation de genre et la « solution » chirurgico-hormonale une mesure palliative qui, grâce à la technologie, peut cacher et dissimuler les problèmes réels intrinsèques à toute définition de l'identité sexuelle. (...) la situation n'est pas bien différente de celle posée par les narcotiques ; le sujet exerce-t-il sa liberté en recourant à eux ou, au contraire, est-ce une manière e ne pas se poser les problèmes de l'existence dans des situations conflictuelles, de ne pas écouter ce qui dans son for intérieur, demande à être entendu ? »⁸

L'anatomie c'est le destin... et la métaphore, serait-ce ce qui vient faire pièce au destin ?

affirmations qui pointent non la très judicieuse mais contextuelle trouvaille de Lacan, mais bien la maladresse des psychanalystes qui ne parviennent à changer de vocabulaire pour mieux rendre compte de la structure discursive contemporaine.

... à croire qu'à force de vouloir la maintenir, cette notion vient semer la confusion dans la pensée et dans les concepts...

⁸ NB p168 MDLCT

Ce dont il est question dans le débat sur le déni qu'il y aurait à détacher la question anatomique de celle du genre reste la question de la fonction référentielle du langage (rapport entre le signifié/concept et le référent/objet actuel et contingent de pensée) et du rapport de cette fonction référentielle au réel, à l'impossible, qui est trop souvent confondu avec l'anatomie, dont on peut dire précisément, qu'elle relève avant tout d'une nomination scientifique, prétendant ainsi s'approprier le réel.

Le rapport entre la matérialité du sexe et le genre, leurs relations, ne peuvent s'envisager que dans un lien serré avec le rapport du langage et de la matérialité :

« l'exercice de la fonction phallique la révèle contingente, et c'est de façon contingente que cette fonction pourrait cesser de ne pas s'écrire. » (JL livre XX, notamment leçon VIII)

Or voilà ce que propose Butler pour subvertir le concept de phallus, en lui attribuant la qualité de phallus lesbien :

« (...) la question est de savoir pourquoi le phallus a besoin de cette partie du corps particulière pour sa fonction de symbolisation, et pourquoi il ne pourrait opérer à partir de la symbolisation d'autres parties du corps. La viabilité du phallus lesbien dépend de ce déplacement. Ou plutôt la capacité de déplacement inhérente au phallus, son aptitude à symboliser dans une relation à d'autres parties du corps ou à d'autres choses similaires à des corps, ouvre la voie pour le phallus lesbien, qui serait sans cela une formulation contradictoire. Et il importe qu'il soit bien clair que le phallus lesbien fait se croiser l'ordre de l'avoir et celui de l'être : porteur de la menace de la castration (qui est en ce sens un mode d'être le phallus, comme le sont les femmes), il souffre de l'angoisse de la castration (et il est donc dit avoir le phallus et craindre sa perte). »⁹

Sur cette question JB poursuit ainsi :

« l'enjeu ici n'est pas de savoir si le phallus persiste dans la sexualité lesbienne, mais comment il persiste, comment il est construit, et ce qui advient du statut « privilégié » de ce signifiant au sein de cette forme d'échange construit. Je ne suis pas en train de dire que la sexualité lesbienne est exclusivement, ou même primordialement, structurée par le phallus, ni qu'existerait cet impossible monolithe nommé « sexualité lesbienne ». ce que je voudrais suggérer est plutôt que le phallus

⁹ JB p131 à 133 CCQC

constitue un site ambivalent d'identification et de désir significativement différent de la scène d'hétérosexualité normative à laquelle il est lié. »¹⁰

JB pose sans cesse la question de savoir si ce qui est exclu d'un discours sexuel dominant n'en constitue pas la vérité. D'où cette lesbianisation du phallus :

« certes la notion de phallus que je propose ici vient de Lacan, mais elle va également bien au-delà de cette forme de structuralisme hétérosexiste. Il est tout à fait insuffisant de dire que le signifiant n'est pas identique au signifié (phallus/pénis), si ces deux termes sont cependant liés l'un à l'autre par une relation essentielle au sein de laquelle cette différence est contenue. Proposer un phallus lesbien, c'est suggérer que le signifiant peut en venir à signifier en excès par rapport à la position qui lui est structurellement assignée, que le signifiant peut être répété dans des contextes et dans des relations qui déplacent le statut privilégié de ce signifiant. La « structure » par laquelle le phallus signifie le pénis comme son occasion privilégiée n'existe que si elle est instituée et réitérée et, du fait de cette temporalisation, elle est instable et ouverte à des répétitions subversives. (...) en d'autres termes, le phallus n'a pas d'existence en soi indépendante des occasions de sa symbolisation ; il ne peut remplir sa fonction de symbolisation sans ces occasions. C'est pourquoi le phallus lesbien offre au phallus l'occasion (ou plutôt un ensemble d'occasions) de signifier différemment et, en signifiant de la sorte, de resignifier malgré lui ses propres privilèges masculinistes et hétérosexistes. »¹¹

Reste que cela institue le phallus en enjeu subjectif et politique majeur, ce qui néglige ou méconnaît le décentrage radical que Lacan apporte par rapport au phallus avec l'introduction de l'objet a, dont le phallus n'est, au mieux, que le reflet postiche pourvoyeur d'angoisse...

Défaire le genre, pour paraphraser le titre d'un livre de Butler, reviendrait-il, à l'instar de défaire le racisme, non à la quête d'une abolition de la différence mais d'une abolition des normes d'exclusion sociale qui prennent prétexte de cette différence et qui, dans les faits rejettent la part de désir articulée à la différence. Il y a la différence avec le prochain, le semblable, et il y a l'abjection, qui, précisément, n'est pas la différence. Le féminisme ne parle pas d'une position déterminée par la différence entre deux semblables, différence qui détermine le désir, ces femmes parlent d'une position que la société affecte d'abjection.

Si pour une grande part nous devons la psychanalyse à l'abjection dans laquelle les juifs furent durablement relégués dans la culture, nous devons sans doute un bouleversement du même ordre à l'abjection dans laquelle le queer fut relégué dans cette même culture.

¹⁰ JB CCQC p135

¹¹ JB CCQC p141-142

Ainsi, l'abjection reste le ferment vital, et problématique, de la culture. S'agit-il tant d'abolir l'abject, et de le faire rentrer dans la norme ? mouvement qui risque d'éteindre la culture et d'alimenter la barbarie- que de reconnaître à l'abject une fonction liée au désir de l'Autre et dissociée de ses supports réifiés.

Nizar Hatem